Document généré le 1 mars 2025 19:05

Anthropologie et Sociétés

La perception sauvage. Étude sur les ordres sensoriels des enfants " sauvages "

Constance Classen

Volume 14, numéro 2, 1990

Les « cinq » sens

URI : https://id.erudit.org/iderudit/015127ar
DOI : https://doi.org/10.7202/015127ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Classen, C. (1990). La perception sauvage. Étude sur les ordres sensoriels des enfants " sauvages ". *Anthropologie et Sociétés*, *14*(2), 47–56. https://doi.org/10.7202/015127ar

Résumé de l'article

La perception sauvage

Étude sur les ordres sensoriels des enfants " sauvages "

Cet essai se veut une étude de trois cas classiques d'enfants " sauvages " : l'enfant sauvage de l'Aveyron, les enfants-loups de l'Inde et Kaspar Hauser. Ces cas sont examinés pour ce qu'ils peuvent nous apporter sur les ordres sensoriels, ou modes de perception, de tels enfants. On a constaté que chaque enfant connaît un ordre sensoriel particulier, lequel semble avoir été déterminé par son environnement. Une fois ramené à la société, l'enfant se voit contraint de former ses sensations au régime sensoriel de la culture dominante. Ces trois récits démontrent les différentes façons selon lesquelles les sensations peuvent être ordonnées, à l'intérieur et à l'extérieur de la culture. Ils laissent aussi entrevoir à quel point la société détermine ce que l'on perçoit et la manière dont on le perçoit.

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA PERCEPTION SAUVAGE
Étude sur les ordres sensoriels des enfants « sauvages »

Constance Classen*

On désigne par le terme « sauvages » les enfants qui se sont développés hors de la société humaine, particulièrement ceux qui ont grandi dans la nature, mais aussi ceux qui ont été gardés en réclusion. Vers la fin du XIX[e] siècle et pendant la première moitié de ce siècle, le sujet des enfants sauvages a attiré l'attention de plusieurs anthropologues, notamment Edward Burnett Tyler (1863) et Claude Lévi-Strauss (1949 : 1-12). Ceux-ci ont chaudement débattu pour savoir si de tels enfants étaient marqués par leur expérience dans la nature ou s'il s'agissait plutôt d'enfants handicapés mentalement qui auraient présenté certaines anomalies indépendamment de leur environnement.

Le principal argument qui s'oppose à la première thèse est le manque de récits d'une indiscutable authenticité à propos d'enfants ayant grandi hors de la culture[1], alors que l'argument contraire soutient qu'un enfant handicapé mentalement aurait été incapable de survivre seul dans la nature. En 1959, Bruno Bettelheim a défendu l'idée que de tels enfants souffriraient d'autisme. Ce sont leurs comportements étranges, voire semblables à ceux des animaux, qui auraient poussé les observateurs à forger des récits fantaisistes de leur éducation dans la nature. Il en a donc conclu que « feral children seem to be produced not when wolves behave like mothers but when mothers behave like wolves » (Bettelheim 1959 : 467). À partir de cet instant, l'intérêt scientifique pour les enfants « sauvages » a disparu.

Cet article ne vise pas à rouvrir le débat sur la véracité de cas d'enfants normaux ayant été forcés de se débrouiller dans la nature pendant une longue période. Assurément, il existe des cas connus d'enfants qui ont grandi en étant sévèrement tenus à l'écart de la société humaine, le plus récent étant celui de Genie, une jeune Californienne séquestrée jusqu'à l'âge de 14 ans par son père, qui ne lui donnait que le strict minimum de soins (Curtiss 1977).

L'objectif de cet article est d'examiner trois cas classiques d'enfants « sauvages » — le garçon sauvage de l'Aveyron, les enfants-loups de l'Inde et

* Cet essai est issu d'un projet de recherche intitulé « The Varieties of Sensory Experience », dirigé par D. Howes et A. Synnott et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (subvention n° 410-88-0301), auquel je suis reconnaissante. Je tiens à remercier S. Pinard, D. Howes et M. Bross.

1. Robert Zingg discute de la plupart des présumés cas d'humains sauvages dans *Wolf-Children and Feral Man* (Singh et Zingg 1966 : 177-365).

Kaspar Hauser — pour identifier ce qu'ils révèlent de l'ordre sensoriel, ou modes de perception, de ces enfants. À défaut d'être concluants, ces trois cas offrent une abondante documentation. S'il s'agit réellement d'enfants sauvages, une telle analyse sensorielle offre des aperçus de la manière dont les sens peuvent être ordonnés par un individu hors de la société humaine. Dans le cas contraire, elle présente néanmoins une vision fascinante d'ordres sensoriels extraordinaires et de ce qu'il arrive à de tels ordres quand ils entrent en contact avec le modèle sensoriel de la culture dominante.

Le garçon sauvage de l'Aveyron (en France) a été aperçu dans les bois par des villageois pendant quelque trois années. Il a été brièvement capturé et s'est échappé deux fois, pour être finalement réintégré dans la société en 1800. On estima qu'il avait alors 12 ans et qu'il avait vécu dans les bois pendant environ six ans. Le garçon a été amené à Paris où il fut examiné par nombre de savants, puis remis aux bons soins du médecin Jean Itard, qui le nomma Victor.

L'intérêt de l'époque pour la perception sensorielle, inspiré des philosophies de Locke et de Condillac, explique l'attention portée au fonctionnement sensoriel de Victor. Un des savants qui l'ont examiné au début, Pierre-Joseph Bonnaterre, dresse de la façon suivante le rapport hiérarchique de ses sens :

> The sense of smell is first and most perfected; taste is second, or rather these senses are but one; vision occupies the position of third importance, hearing the fourth, and touch the last.
>
> Bonnaterre 1976 : 37

Bonnaterre compare cet ordre avec celui d'un homme d'intelligence normale, pour qui « the sense of touch is of first importance, because it is this sense which is most closely related to thought and knowledge » *(ibidem)*[2].

Itard croyait cependant que Victor n'était pas intellectuellement déficient mais témoignait plutôt des effets de ses années d'isolement. Il entreprit de l'acculturer et d'éveiller ses facultés intellectuelles en éduquant systématiquement ses sens. Plusieurs de ses techniques d'éducation sensorielle seront reprises par Maria Montessori dans sa méthode d'éducation infantile. Itard a été capable de socialiser Victor dans une large mesure, mais il a été impuissant à développer ses facultés intellectuelles au-dessus d'un niveau élémentaire, et a donc suspendu l'entraînement du garçon au bout de cinq ans. Victor habita ensuite chez une gouvernante jusqu'à sa mort, en 1828 (Itard 1964; Lane 1976).

Les enfants-loups de l'Inde, deux fillettes âgées approximativement de huit ans et de un an et demi, ont été découvertes en 1920 par le directeur d'un orphelinat, le révérend J.A.L. Singh. Elles vivaient supposément dans la tanière d'une louve, avec ses petits : « The two cubs and the other two hideous beings

2. Philippe Pinel, une autorité en matière de désordres mentaux qui a aussi examiné le garçon, utilise un contraste similaire d'ordres sensoriels pour avancer que Victor manque d'intelligence : « It has justifiably been said that the sense of touch is the sense of intellect, and it is easy to see how imperfect this sense is in the so-called wild boy of Aveyron » (Pinel 1976 : 59-60). Pour une discussion de la centralité du toucher au sein des débats philosophiques du XVIII[e] siècle, voir Summers (1987 : 325-326).

[les fillettes] were there in one corner, all four clutching together in a monkey-ball » (Singh et Zingg 1966 : 8). Malheureusement, aucun des villageois présents lors de la capture des fillettes n'a été questionné afin d'attester la véracité du récit de Singh. Celui-ci a conduit les fillettes à son orphelinat où il a tenu un journal quotidien de leur comportement, incluant leurs inclinations sensorielles et ses tentatives pour les socialiser. La cadette des fillettes, appelée Amala, est morte au bout d'une année, mais l'aînée, Kamala, a vécu neuf ans après sa capture. On lui a graduellement appris à se départir de ses habitudes, apparentées à celles du loup, et elle atteignait le niveau intellectuel d'un enfant de deux ans au moment de sa mort, en 1929 (Singh et Zingg 1966).

Ce cas créa une grande controverse dans le monde universitaire quand il fut porté à son attention, en 1941[3]. Elle posait surtout la question de savoir si la découverte de fillettes dans la tanière d'un loup pouvait être authentifiée sur la base d'un seul témoin visuel, le révérend Singh, peu importe la fiabilité de ce dernier. Le récit de Singh de la capture des fillettes a fait l'objet d'une enquête, dans les années 1950, menée par Ogburn et Bose (1959), et a été sérieusement mis en doute. Cependant, Charles Maclean, dans son examen du cas, a démontré qu'Ogburn et Bose n'ont pas été exhaustifs et méticuleux dans leur investigation. Maclean, en fait, a retrouvé des villageois se rappelant avec précision avoir été présents avec le révérend Singh lors de la découverte des fillettes dans la tanière du loup (Maclean 1978 : 294-300). Bien que ces faits ne prouvent pas que les fillettes furent effectivement élevées par une louve, ils donnent une plus grande crédibilité à l'histoire.

Kaspar Hauser, le troisième cas examiné ici, a été trouvé à l'âge de 16 ans, à Nuremberg, en 1828. Il était confus, presque sans langage et, pour toute identification, portait une note indiquant son nom et sa date de naissance. Kaspar a été pris en charge par le docteur Daumer, qui l'a patiemment éduqué et lui a enseigné à parler. Un célèbre juriste, Anselme von Feuerbach, a passé quelque temps avec le garçon et a écrit un récit bien étoffé sur le cas (Feuerbach 1966).

En apprenant à parler, Kaspar a été capable de relater comment il avait passé son enfance dans une chambre sombre et minuscule, sans pouvoir s'occuper à quoi que ce soit, recevant quotidiennement du pain et de l'eau de quelqu'un qu'il ne vit jamais et qu'il connaissait seulement comme l'« Homme ». En 1829, Kaspar a été attaqué et sérieusement blessé par un inconnu. Lorsqu'on l'a retrouvé, il ne pouvait que répéter inlassablement le mot « Homme ». En 1833, alors qu'il résidait chez Feuerbach, Kaspar a été attaqué une seconde fois et tué. Des recherches subséquentes ont démontré que Kaspar était possiblement l'héritier du trône du Bade et avait été la double victime, par sa séquestration puis son assassinat, d'une intrigue politique (Malson 1964 : 84).

Kaspar Hauser est, en un sens, le cas le plus intéressant de notre étude, car ses sens ont été gardés en état de latence dans la cellule où il était confiné, tandis que les autres enfants ont eu la totalité de la nature pour exciter leurs sensoria. Les sens de Kaspar, loin d'avoir été émoussés par le manque de stimuli de son environnement, étaient si sensibles qu'ils étaient la source d'une souffrance quasi

3. Charles Maclean relate cette controverse dans *The Wolf Children* (Maclean 1978 : 266-283).

constante après sa libération dans le monde sensoriellement envahissant. De cette façon, et aussi par le fait qu'il a eu quelque soin humain durant ses années d'isolement, l'ordre sensoriel de Kaspar procure un contraste valable face à ceux des autres enfants « sauvages » étudiés ici.

Lors de sa découverte Kaspar connaissait quelques ensembles de mots, mais Kamala et Victor étaient tous deux incapables de parler. On tenta d'enseigner à parler aux trois enfants, mais seul Kaspar y parvint. Kamala, à sa mort, avait acquis un vocabulaire d'environ 50 mots, tandis que Victor n'a jamais pu communiquer autrement que par l'intermédiaire de signes simples et de quelques mots écrits. On est tenté d'expliquer le succès de Kaspar et celui, partiel, de Kamala par les contacts sociaux qu'ils ont eus plus tôt dans leur vie : Kaspar avec son gardien, Kamala avec les loups. Victor, par contre, n'avait jamais été en interaction avec d'autres êtres, ses habitudes provenant seulement de l'isolement, et ainsi il ne pouvait pas apprendre à communiquer par la parole. Trop d'autres facteurs sont toutefois envisageables pour qu'on puisse légitimer une telle interprétation.

Les trois enfants avaient une ouïe très fine. Kamala dressait l'oreille au moindre son (Singh et Zingg 1966 : 24). Victor n'était attentif qu'aux bruits directement liés à ses besoins : le son d'une noix qu'on casse, même avec douceur, alertait son attention ; par contre, passée la surprise initiale, un coup de pistolet tiré près de son oreille ne lui inspirait qu'indifférence (Itard 1964 : 144). L'ouïe de Kaspar était si sensible qu'il pouvait reconnaître des gens au loin seulement par le son de leurs pas, et le bruit d'un tambour provoquait chez lui des convulsions (Feuerbach 1966 : 296).

Victor pouvait passer de longs moments à regarder de l'eau ou un paysage champêtre, bien que lors de sa découverte, son regard fût erratique (Itard 1964 : 132,142). Kamala avait une acuité visuelle extraordinaire pendant la nuit, mais la lumière la blessait (Singh et Zingg 1966 : 33). Kaspar aussi souffrait au moindre rai de lumière pendant les premiers jours (Feuerbach 1966 : 316), mais dans l'obscurité, sa vision était si aiguë qu'il pouvait percevoir les étoiles à peine discernables et leurs variations de couleurs. Un paysage d'été n'évoquait pourtant chez lui qu'un mélange repoussant de couleurs, et il préférait observer un mur blanc et nu (Feuerbach 1966 : 316, 322, 332). Kaspar, à l'instar de Kamala, était néanmoins attiré par le rouge. Kamala a toujours préféré les vêtements rouges (Singh et Zingg 1966 : 101) et, si on avait donné le choix à Kaspar, « he would have clothed himself and all for whom he had a regard from head to foot in scarlet or purple » (Feuerbach 1966 : 318).

On dut enseigner à Victor et à Kaspar à distinguer les objets en relief des peintures (aucune donnée pour Kamala). Pour Kaspar, « the men and horses represented on sheets of pictures, appeared to him precisely as the men and horses that were carved in wood, the first as round as the latter, or these as flat as those » (Feuerbach 1966 : 323)[4].

4. Cette incapacité à établir une distinction entre des peintures et les objets qu'elles représentent se manifeste souvent chez les aveugles qui ont recouvré récemment la vue. Dans les années 1720, William Cheselden a fait la première étude scientifique d'un aveugle, un garçon de 13 ans qui venait de recouvrer la vue. Au début, le garçon ne pouvait différencier par la vue seulement différents objets et, en fait, était très étonné de découvrir que les objets les plus plaisants au toucher et au goût n'étaient pas nécessairement les plus agréables à voir. Fait à noter, tout comme Kaspar et Kamala, le garçon préférait l'écarlate à toute autre couleur (Ross 1951 : 77-78).

Les trois enfants avaient des habiletés olfactives hors de l'ordinaire. Victor humait soigneusement, et avec une joie apparente, tout ce qui lui tombait sous le nez, même des objets comme des cailloux qui, aux autres, semblaient sans odeur (Itard 1964 : 203). Kamala pouvait sentir la viande et d'autres substances à une grande distance (Singh et Zingg 1966 : 23). L'odorat de Kaspar était si fin qu'il pouvait distinguer différents arbres fruitiers éloignés par la seule odeur de leurs feuilles[5]. Cependant, de telles odeurs, comme en général toutes les odeurs, s'avéraient loin d'être plaisantes pour lui, excepté celles auxquelles il s'était habitué pendant son emprisonnement (Feuerbach 1966 : 335). En fait, c'était l'odorat qui occasionnait chez Kaspar le plus de souffrances. Même à distance, des odeurs imperceptibles aux autres pouvaient le rendre malade (Feuerbach 1966 : 336)[6].

Victor, Kamala et Kaspar montraient différentes préférences gustatives, optant toujours pour des nourritures auxquelles ils étaient habitués, peu importe leur fadeur ou leur monotonie. Victor adorait les noix et les légumes et buvait de l'eau comme si c'était un vin exquis. Afin de stimuler son sens du goût, Itard lui offrait des liqueurs fortes et des aliments richement assaisonnés, mais même affamé et assoiffé, le garçon les refusait (Itard 1964 : 153-154, 204-205). Kamala dévorait la viande crue et était friande de lait, mais buvait rarement de l'eau. Elle a rapidement appris à apprécier les sucreries, mais ne supportait cependant pas le sel (Singh et Zingg 1966 : 78)[7].

La constitution délicate de Kaspar ne pouvait tolérer que le pain et l'eau. Après avoir été forcé de manger de la viande, il tomba grièvement malade. De façon similaire, « the least drop of wine, of coffee, or the like, mixed clandestinely with his water, occasioned him cold sweats, or caused him to be seized with vomiting or violent headaches » (Feuerbach 1966 : 293). Le goût des trois enfants a été partiellement rééduqué par leurs tuteurs et ils ont pu manger, et même aimer, la plupart des aliments ordinaires des cultures dans lesquelles ils vivaient.

Victor et Kamala étaient indifférents aux températures chaude et froide. Victor pouvait prendre et manger des patates bouillantes (Itard 1964 : 144) et Kamala allait nue dans la froideur hivernale sans en éprouver d'inconfort (Singh et Zingg 1966 : 31). Il fallait leur apprendre à sentir les différences de température (Itard 1964 : 145-146; Singh et Zingg 1966 : 92). Kaspar, ayant vécu dans un

5. Par cette acuité olfactive, Kaspar s'apparente à certains aveugles qui ont développé leur sens de l'odorat jusqu'à un niveau élevé. Par exemple, Hellen Keller, une femme sourde et aveugle, pouvait aussi discerner les arbres fruitiers par leurs odeurs. Et comme Kaspar, elle pouvait reconnaître des gens à leur pas, mais, dans son cas, c'étaient les vibrations, non les sons, qui la guidaient (Keller 1909 : 43-45, 69).

6. Cette réaction profondément négative aux odeurs peut se produire chez des individus qui ont temporairement perdu leur sens de l'odorat pour le retrouver par la suite. Un biochimiste, qui a perdu et recouvert l'odorat, rapporte que les odeurs qu'il aimait, telles celles du tabac et du café, sont maintenant sources de déplaisir (Harper *et al.* 1968 : 161-162). On peut observer une réaction similaire chez des gens sourds qui retrouvent l'ouïe (Higgins 1980 : 91-93). Par conséquent, retrouver un sens perdu n'est pas nécessairement une expérience aussi agréable qu'on l'imaginerait.

7. Après sa socialisation, Kamala refusait toute nourriture *dépourvue* de sel (Singh et Zingg 1966 : 95).

environnement à la température uniforme, n'avait pas d'expérience antérieure du chaud ou du froid et était extrêmement sensible aux deux : la première fois qu'il toucha de la neige, il hurla de douleur (Feuerbach 1966 : 321). Victor, au contraire, se roulait avec délices dans la neige, à demi vêtu (Itard 1964 : 202).

Bien qu'elle fût indifférente à la température, Kamala réagissait au moindre contact (Singh et Zingg 1966 : 25), alors que Victor demeurait insensible et ne pouvait discerner des formes variées par le toucher seulement. On a dû lui apprendre, en fait, à distinguer un gland d'une noix, une pièce de monnaie d'une clé, et d'autres objets, à leur seul contact (Itard 1964 : 202).

Kaspar avait un sens presque surnaturel du toucher. Le contact des humains et des animaux lui procurait une sensation de chaleur ou de froid, parfois si intense qu'on aurait cru qu'il avait reçu une gifle. Il pouvait distinguer certains métaux simplement en les palpant, et une fois il a dû s'enfuir d'une quincaillerie parce que les métaux lui donnaient la sensation que son corps était étiré dans toutes les directions (Feuerbach 1966 : 337). Feuerbach relate que Kaspar pouvait dire, dans des expérience répétées, lequel des pôles nord ou sud d'un aimant avait été pointé vers lui car il sentait un courant d'air qui, dans le premier cas, originait de son corps et dans l'autre soufflait vers lui (Feuerbach 1966 : 337-339).

D'intéressantes conclusions peuvent être tirées de ces données mais, à cause du caractère exceptionnel de ces cas et des incertitudes qui subsistent, elles ne peuvent être qu'hypothétiques. Les trois enfants ont apparemment grandi isolés de toute société humaine et leurs sensoria sembleraient avoir été fortement conditionnés par leur expérience respective. Si l'histoire d'avoir été élevée par les loups est vraie, Kamala serait ainsi la seule des trois à avoir eu un modèle sensoriel, celui des loups, pour y puiser le sien. En fait, elle était capable de bien ordonner ses perceptions sensorielles et n'a donné que quelques-unes des réponses erratiques des deux garçons aux stimuli sensoriels.

Victor et Kaspar n'avaient aucun guide pour structurer leurs perceptions sensorielles. Les sens de Victor étaient aiguisés, mais non discriminants. Envahi par les sensations de la forêt, il discernait seulement celles qui concernaient directement ses besoins physiques. Il tendait l'oreille au son d'une noix cassée, mais ne réagissait pas à un coup de feu ; il montrait de l'intérêt pour l'odeur de la nourriture, mais la puanteur ou le parfum l'indifféraient (Itard 1964 : 132, 144).

Kaspar avait été exposé aux stimuli sensoriels dans sa cellule ; par conséquent, les sensations qu'il pouvait éprouver étaient limitées, mais il en avait tiré le maximum. (On peut supposer que Kaspar était une personne de nature sensible et que cette sensibilité fut grandement intensifiée par son isolement.) La plupart des sensations du monde extérieur le frappaient comme une expérience nouvelle et fortement souffrante. Son nouvel ordre sensoriel était, d'une part, une extension et un débordement de l'ordre antérieur limité et, d'autre part, une réponse à l'ordre social au sein duquel il avait vécu sa première expérience de la « richesse sensorielle ». En d'autres mots, on lui enseigna graduellement mais constamment à régler de nouvelles et envahissantes expériences sensorielles d'une manière conforme au modèle sensoriel culturellement accepté.

L'abondance sensorielle à laquelle fut soumis Victor et la privation chez Kaspar sont mises en évidence par le plaisir ou l'indifférence du premier devant les expériences sensorielles les plus puissantes et par la répugnance du second. Victor s'arrêtait souvent pour contempler le paysage que Kaspar considérait comme une confusion dégoûtante de formes et de couleurs. Victor était capable de tenir des patates bouillantes et de se rouler dans la neige, et humait soigneusement tout ce qu'il rencontrait. Les fortes sensations de chaleur et de froid faisaient crier Kaspar de douleur et la plupart des odeurs lui semblaient nauséabondes.

Le fait que les trois enfants, en dépit de leur passé distinctif, avaient un extraordinaire sens de l'odorat suggère qu'il doit grandement importer pour les humains et qu'il ne perd son importance que lorsqu'il est supprimé par la culture[8]. Plus que tout autre sens, l'odorat semble fonctionner comme un indicateur de présence et d'identité. Kamala sentait des traces d'Amala après la mort et l'enterrement de celle-ci (Singh et Zingg 1966 : 60). Victor, qui s'était perdu et fut retrouvé par sa gouvernante, n'accepta de rentrer avec elle et d'exprimer sa joie de la revoir qu'après lui avoir plusieurs fois reniflé les mains et les bras (Itard 1964 : 204). Pour Kaspar, c'était l'odeur d'une chose, par-dessus tout, qui l'affectait (Feuerbach 1966 : 335-336).

Les données montrent aussi combien les préférences gustatives et les aversions sont complètement déterminées par la coutume. Kamala, habituée de manger de la viande, la préférait à toute autre nourriture. Le goût de la viande rendait Kaspar, habitué au pain et à l'eau, extrêmement malade. (Bien entendu, ce n'est pas seulement le goût de la nourriture qui est en cause ici, mais aussi le système digestif de Kaspar.) Le goût des enfants a été graduellement rééduqué par les aliments de leur nouvel environnement. Kamala acquit une diète à prédominance végétarienne (Singh et Zingg 1966 : 77) et Kaspar apprit à manger de la viande, hormis le porc (Feuerbach 1966 : 356), ce qui ne fut pas une tâche aisée :

> One of the most difficult undertakings was to accustom [Kaspar] to the use of ordinary food... The first that he was willing to take was water gruel, which he learned to relish daily more and more, and on this account he imagined that it was every day made better and better.
>
> Feuerbach 1966 : 329

Même si les enfants espéraient d'abord retrouver leur habitat initial, ils se sont socialisés et ont adopté les codes sensoriels de leur nouvel environnement. Tous trois faisaient montre d'un sens marqué de l'ordre[9]. Kamala aimait que tout soit fait de la « bonne » façon et était contrariée par les changements de routine

8. Bruno Bettelheim rapporte que les enfants autistiques ou schizophrènes manifestent quelquefois une hypersensibilité à l'odorat et au toucher, tandis qu'ils ne répondent ni à la vision ni aux sons (Bettelheim 1967 : 369).

9. Ce besoin constant de l'ordre est aussi typique de l'enfant autistique (Bettelheim 1967 : 83). Les enfants « sauvages », à cause de leur isolement de la société, peuvent, en fait, avoir des traits communs avec les enfants autistiques qui sont souvent abandonnés par la société. Néanmoins, aucun des enfants sauvages étudiés ici n'affiche l'hostilité qui, si souvent, caractérise les enfants autistiques, et aucun ne refuse d'interagir avec son environnement passé le choc de la capture.

(Singh et Zingg 1966 : 92-93, 95). Au début, Victor mangeait sans réticence de la nourriture sale, mais par la suite, il pouvait rejeter toute nourriture ayant reçu ne fût-ce qu'un grain de poussière (Itard 1966 : 149). Feuerbach (1966 : 322) note que Kaspar « observed almost every grain of dust upon our clothes ; and when he once saw a few grains of snuff on my frill, he showed them to me, briskly indicating that he wished me to wipe those nasty things away ». Ces éléments peuvent souligner le besoin des enfants d'un ordre solide afin de remplacer leurs habitudes antérieures, et leur inaptitude, après une adaptation à un nouveau système de vie, à se plier davantage à toute variation à l'intérieur de ce système.

Le conditionnement social semble avoir réduit en quelque sorte l'importance des données sensorielles des enfants. C'est peut-être parce qu'on n'attribuait pas une très grande valeur à l'acuité sensorielle dans les cultures où se trouvaient les enfants, et parce que ces derniers ont plutôt dirigé leur attention sur l'apprentissage d'habiletés sociales nécessaires à leur survie dans leur nouvel environnement. Ce processus ressort mieux chez Kaspar, qui avait les sens les plus aiguisés des trois enfants et qui a été le plus socialisé.

À mesure que l'intellect de Kaspar se développait et que ses intérêts débordaient le monde matériel, son exquise sensibilité déclinait. Feuerbach (1966 : 356) le compare avant et après sa socialisation : « The extraordinary, almost preternatural elevation of his senses... has sunk almost to the common level... Of the gigantic powers of his memory... not a trace remains. » Alors que nous tendons à penser que les sens s'aiguisent par une utilisation et un entraînement intensifs, ceux de Kaspar l'étaient apparemment par leur non-entraînement et leur sous-utilisation ou, à tout le moins, par l'obligation de tirer le maximum d'une rareté de sensations. Pendant que la répétition constante de l'expérience émoussait cette acuité, et que son esprit était occupé par d'autres choses, le sensorium de Kaspar s'ajustait lui-même à son nouveau rôle et ne retenait que l'information requise par l'ordre culturel.

Ces récits illustrent combien une société conditionne ce qui est perçu et comment nous percevons. Pour être pleinement intégré dans une culture, on doit être capable d'adopter son ordre sensoriel. Kaspar pouvait atteindre en grande partie cet objectif, mais Victor et Kamala dans une moindre mesure. Victor, par exemple, semble avoir manifesté l'émotion appropriée pour exprimer le bonheur d'avoir retrouvé sa gouvernante après une absence, mais tant qu'il ne l'a pas eu reconnue par l'odorat, plutôt que par la vue, il est resté un étranger culturel. Bien que le matériel présenté ici soit trop mince pour servir à l'élaboration d'un modèle sensoriel général, il attire notre attention sur les différentes façons d'ordonner les sens, à l'intérieur comme à l'extérieur de la culture, et sur les conséquences sociales de tels ordres.

(Texte inédit en anglais traduit par Sylvain Pinard)

Références

BETTELHEIM B.
1959 « Feral Children and Autistic Children ». *American Journal of Sociology*, 64 : 455-467.
1967 *The Empty Fortress : Infantile Autism and the Birth of the Self*. New York : The Free Press.

BONNATERRE P.-J.
1976 « Historical Notice on the Sauvage de l'Aveyron » : 33-48, in H. Lane (ed.), *The Wild Boy of Aveyron*. Cambridge : Harvard University Press (1re parution 1800).

CURTISS S.
1977 *Genie : a Psycholinguistic Study of a Modern Day « Wild Child »*. New York : Academic Press.

FEUERBACH A. VON
1966 « Caspar Hauser » : 277-365, in J.A.L. Singh et R.M. Zingg, *Wolf-Children and Feral Man*. New York : Archon.

HARPER R., E.C. Bate Smith et D.G. Land
1968 *Odour Description and Classification*. New York : American Elsevier.

HIGGINS P.C.
1980 *Outsiders in a Hearing World : A Sociology of Deafness*. Beverly Hills, Ca. : Sage.

ITARD J.
1964 « Mémoire et rapport sur Victor de l'Aveyron » : 125-246, in L. Malson, *Les enfants sauvages : mythe et réalité*. Paris : Union Générale d'Éditions (1re parution 1801).

KELLER H.
1909 *The World I Live In*. New York : The Century Company.

LANE H. (ed.)
1976 *The Wild Boy of Aveyron*. Cambridge : Harvard University Press.

LÉVI-STRAUSS C.
1949 *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris : Presses Universitaires de France.

MACLEAN C.
1978 *The Wolf Children*. New York : Hill and Wang.

MALSON L.
1964 *Les enfants sauvages : mythe et réalité*. Paris : Union Générale d'Éditions.

OGBURN W. et N. BOSE
1959 « On the Trail of the Wolf Children », *Genetic Psychology Monographs*, 64 : 117-193.

PINEL P.
1976 « The Wild Boy of Aveyron » : 57-69, in H. Lane (ed.), *The Wild Boy of Aveyron*. Cambridge : Harvard University Press.

ROSS I.
1951 *Journey Into Light : The Story of the Education of the Blind.* New York : Appleton-Century-Crofts.

SHATTUCK R.
1980 *The Forbidden Experiment : The Story of the Wild Boy of Aveyron.* New York : Farrar Strauss Giroux.

SINGH J.A.L. et R.M. ZINGG
1966 *Wolf-Children and Feral Man.* New York : Archon.

SUMMERS D.
1987 *The Judgement of Sense : Renaissance Naturalism and the Rise of Aesthetics.* Cambridge : Cambridge University Press.

TYLER E.B.
1863 « Wild Men and Beast Children », *Anthropological Review*, I : 21-32.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

La perception sauvage
Étude sur les ordres sensoriels des enfants « sauvages »

Cet essai se veut une étude de trois cas classiques d'enfants « sauvages » : l'enfant sauvage de l'Aveyron, les enfants-loups de l'Inde et Kaspar Hauser. Ces cas sont examinés pour ce qu'ils peuvent nous apporter sur les ordres sensoriels, ou modes de perception, de tels enfants. On a constaté que chaque enfant connaît un ordre sensoriel particulier, lequel semble avoir été déterminé par son environnement. Une fois ramené à la société, l'enfant se voit contraint de former ses sensations au régime sensoriel de la culture dominante. Ces trois récits démontrent les différentes façons selon lesquelles les sensations peuvent être ordonnées, à l'intérieur et à l'extérieur de la culture. Ils laissent aussi entrevoir à quel point la société détermine ce que l'on perçoit et la manière dont on le perçoit.

The Savage Sensorium
A Study of the Sensory Orders of « Wild » Children

This essay is a study of three classic cases of « wild » children : the Wild Boy of Aveyron, the Wolf Children of India, and Kaspar Hauser. The cases are examined for what they can tell us about the sensory order, or mode of perceiving, of such individuals. It is found that all of the children have different sensory orders, and that these appear to have been shaped by the environments in which they lived. Once they are brought into society, they are pressured to bring their sensations into conformity with the sensory *régime* of the dominant culture. The three accounts draw attention to the different ways in which the senses can be ordered, inside and outside of culture, and the extent to which society directs what and how we perceive.

Constance Classen
Faculty of Religious Studies
McGill University
Montréal (Québec)
Canada H3A 2T7